Les "Temps Modernes" sont-ils terminés? : Assistons-nous à l'avènement de "Temps nouveaux"?

Autor(en): **Marchal, Jean**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue économique et sociale : bulletin de la Société d'Etudes Economiques et Sociales**

Band (Jahr): **10 (1952)**

Heft 4

PDF erstellt am: **29.04.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-133851

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

Les « Temps Modernes » sont-ils terminés?

Assistons-nous à l'avènement de « Temps nouveaux » ? [1]

par Jean MARCHAL
professeur à la Faculté de droit de Paris

Depuis le début de ce siècle, nous assistons à *une série d'événements véritablement extraordinaires.* Certes, c'est le péché mignon de chaque génération de s'imaginer que l'époque où elle vit, son époque, marque un tournant de l'histoire. Mais les temps actuels paraissent, plus que beaucoup d'autres, mériter cette appellation.

Reportons-nous par la pensée aux environs de 1850. Le bourgeois d'alors, qu'il habite Paris, Londres ou Amsterdam, s'inquiète de beaucoup de choses. Il gémit sur le malheur des temps. Mais comme ses soucis nous paraissent, à nous qui avons quelque expérience des grands ouragans de la vie, minimes et mesquins.

En 1850, on connaît des crises économiques. A certains moments, tous les huit ans environ, les prix fléchissent, les débouchés se ferment, les faillites se multiplient, les cours des actions de bourse, ces cours que lisent chaque matin les gens avertis, s'effrondrent. Les économistes peinent pour expliquer le phénomène. Mais tous sont d'accord pour répéter que c'est là situation transitoire, accident d'un développement normal. Et l'expérience montre qu'au bout de peu de temps, les prix remontent, les débouchés se rouvrent, les profits enflent, qu'un nouveau palier est atteint, toujours plus haut que l'ancien. Seuls quelques exaltés, sans influence sur la masse, en tirent des conclusions fâcheuses pour les institutions.

Dans chaque pays, par ailleurs, l'industrie, en attirant les ouvriers des campagnes, en rendant difficile la condition d'artisan, a donné naissance à un prolétariat entassé dans des métropoles

[1] Conférence donnée le 6 mars 1952 à la *Société d'études économiques et sociales* de Lausanne.

où rien n'a été prévu pour les recevoir. Les salaires de ces prolétaires sont très bas. Mais ces misérables ne savent pas se faire entendre. Les syndicats sont interdits ou sévèrement tenus en lisière par les pouvoirs publics. Les grèves sont durement réprimées. Aussi bien pense-t-on qu'il y a toujours eu des pauvres et que les plus méritants parviendront bien, par leur travail, à se hausser à la condition bourgeoise.

Sur le plan international, les puissances européennes ne sont pas toujours d'accord entre elles. Des rivalités les séparent. Mais celles-ci n'interviennent qu'entre Etats de structures voisines. Il y a, évidemment, des démocraties et des monarchies. Les démocraties estiment que les monarchies absolues sont condamnées ou, qu'au moins, elles doivent se transformer en monarchies parlementaires. Mais elles ne déploient aucun effort pour accélérer l'évolution. Par ailleurs, la race blanche a établi son empire sur le monde. Les races de couleur acceptent cette domination et les plus doués de leurs fils viennent prendre leurs grades à la Sorbonne ou à Oxford.

Le moindre coup d'œil sur le monde d'aujourd'hui montre que *tout a changé.* Depuis la grande crise de 1929, crise non seulement plus ample mais, semble-t-il, d'une nature différente des précédentes, ce n'est plus une petite minorité mais une majorité qui discute du régime capitaliste, de l'opportunité de le conserver ou de le réformer, voire de le supprimer. Organisés en syndicats actifs et puissants, les prolétaires ont appelé l'attention sur eux. On sait aujourd'hui qu'ils n'ont que de très faibles chances d'ascension sociale, qu'ils ne peuvent guère espérer se sauver individuellement. Les bourgeois, dans leur ensemble, n'ont plus bonne conscience à leur égard. Enfin à la rivalité des puissances d'autrefois, rivalité qui nous paraît si courtoise, s'est substitué l'antagonisme implacable de deux gigantesques empires tandis que se produit un grand mouvement de reflux de la race blanche, celle-ci perdant l'une après l'autre ses positions en Asie et dans le Proche-Orient.

Aussi bien, les habitants de ce milieu du XX^{e} siècle éprouvent-ils des inquiétudes. La littérature, le théâtre le montrent. Ce que les auteurs contemporains proposent à nos méditations, ce ne sont plus des conflits de cœur, les fameux problèmes du ménage à deux ou à trois, mais tout simplement la question de la destinée

humaine. Celle-ci est-elle absurde ou a-t-elle un sens ? Et quel sens ? La littérature, et le théâtre contemporains sont devenus métaphysiques.

« Nous assistons depuis quelque temps, écrit un penseur [1], non pas seulement à des événements extraordinaires qui bouleversent la face du monde mais à *un événement en profondeur qui change quelque chose en l'homme lui-même...* Dans cet univers en état d'évolution psychique qu'est le nôtre, si fixé qu'il soit, depuis l'apparition de l'espèce humaine en ses cadres essentiels, *la conscience s'élève, par moments, comme à la perception de dimensions et de valeurs nouvelles.* Or il semble bien que nous nous trouvions à l'un de ces moments d'éveil et de transformation. Un humanisme nouveau ? Ce n'est sans doute pas assez dire ; *un type d'homme nouveau* se constitue, transformant du même coup l'idée que l'homme se faisait plus ou moins jusqu'ici de lui-même, de son histoire, de sa destinée. En idée donc comme en fait, quelque chose comme une mue prodigieuse. »

Les historiens ont coutume de diviser l'histoire du monde occidental *en grandes périodes :* l'Antiquité, le Moyen âge, les Temps modernes. Et, bien sûr, ils n'ont pas la naïveté de croire que chacune de ces périodes est séparée des précédentes par une cassure brutale. Ils savent bien que les hommes n'ont pas subitement modifié leur manière de vivre, leur mode de pensée, le jour de la prise de Constantinople par les Turcs. Mais ils veulent marquer qu'aux alentours de cet événement, un grand mouvement s'est terminé et qu'un autre a commencé, que l'état d'esprit général a tendu à changer.

La question que nous voudrions examiner est de savoir si les Temps modernes, dont les historiens placent l'origine à la fin du XV^e^ et au début du XVI^e^ siècle, ne seraient pas sur le point de se terminer, si nous n'assisterions pas à la montée de ce que, faute de mieux et en attendant que les historiens de l'an 2000 ou de l'an 2500 aient trouvé un nom, nous appellerons les Temps nouveaux ?

Certes, l'entreprise est difficile et il y a quelque imprudence à la tenter. Nous manquons de recul et il ne nous est pas possible d'en prendre. Et surtout, nous ne sommes pas historien de profession,

[1] H. DE LUBAC : « La recherche de l'homme nouveau », *études*, oct. et novembre 1947.

mais économiste. Mais les phénomènes économiques ont pris de nos jours une telle importance, que si le fait de n'être pas un historien est certainement un inconvénient grave, celui d'être économiste n'en est pas moins un avantage. Au plus mal, nous pouvons toujours apporter aux historiens, seuls compétents pour décider, un témoinage de spécialiste.

* * *

Les Temps modernes se caractérisent, semble-t-il, si nous nous attachons seulement au principal, par *une croyance dans la puissance de la raison et par une application systématique de cette raison à l'étude et à la domination du monde physique.*

De la raison sans doute, le Moyen âge s'était servi, avant les hommes du XVI^e^ siècle, mais pour des spéculations désintéressées et sans lui accorder l'importance primordiale qui, désormais, sera la sienne. Au XVI^e^ siècle, avec l'ouverture de ce qu'on appellera beaucoup plus tard, les Temps modernes, un changement décisif s'opère. L'intérêt pour les choses extérieures prend le pas sur la passion manifestée au Moyen âge pour tout ce qui touchait au « for intérieur de l'homme ».

Un texte ici s'impose : *le Discours sur la méthode de Descartes.* Comme il arrive toujours, ce texte, qui est de 1636, est en quelque sorte en retard sur l'horaire. Il ne se situe pas à l'origine des Temps modernes mais seulement dans la période des débuts. Descartes n'est pas le fondateur ou le prophète des Temps modernes mais seulement *le premier interprète* de leur esprit.

Que déclare donc ce texte ? « qu'il n'est pas dans l'univers de choses si éloignées, ni de secrets si bien cachés que l'on ne puisse pénétrer en maniant convenablement sa raison ». Que se propose l'auteur ? L'élaboration « d'une méthode pour bien conduire sa raison et rechercher la vérité dans les sciences ».

Les deux aspects de l'esprit moderne sont marqués avec une parfaite netteté. Par la raison, on peut *tout* faire. Il faut appliquer cette raison à la connaissance du monde extérieur, à la domination de l'univers. Aussi bien Descartes oppose-t-il à « cette philosophie spéculative qu'on enseigne dans les écoles, la philosophie pratique par laquelle, connaissant la force et les actions du

feu, de l'eau, de l'air, nous pourrions nous rendre *maîtres et possesseurs de la nature* »[1].

C'est ce que Daniel Halévy, dans son petit livre sur l'accélération de l'histoire, a appelé *la nouvelle espérance* des Temps modernes par opposition à l'ancienne espérance du Moyen âge, l'espérance en la raison, en l'aménagement d'un monde meilleur se substituant à une confiance, peut-être un peu trop résignée, dans la volonté de Dieu, à l'acceptation d'un monde imparfait et qu'on ne cherche guère à améliorer, dans l'attente de la félicité de l'au-delà. Aide-toi, le Ciel t'aidera, dit un proverbe français. Le Moyen âge avait beaucoup attendu du Ciel. Les Temps modernes pensent que l'homme doit d'abord s'aider.

« Il faut, a écrit Claudel, dans une de ces belles phrases dont il a le secret, il faut que la nature, jusqu'au fond de ses entrailles, entende cet ordre que nous lui apportons, au nom de son Créateur[2]. »

Aussi bien, tourné vers la domination du monde physique, l'esprit humain a-t-il obtenu, du XVI^e^ siècle à nos jours, des résultats étonnants.

A. Dans *le secteur géographique*, d'abord, une série d'explorations ont permis aux hommes de l'Occident, sinon de dominer véritablement toute la planète, du moins de la parcourir. Les premières de ces exploitations coïncident avec l'apparition des Temps modernes. C'est la découverte de l'Amérique par Colomb en 1492, le débarquement de Vasco de Gama aux Indes en 1497, c'est enfin et surtout le premier tour du monde par Magellan en 1519.

D'aucuns ont soutenu que ces découvertes étaient la conséquence nécessaire de l'apparition en Europe de la boussole et du sextant. C'est confondre le moyen et l'esprit. La boussole et le sextant ont rendu possibles les voyages au long cours mais ce qui a jeté les hommes sur les routes du monde, c'est le désir nouveau de connaissance et de domination de la nature.

« La Chine, écrit Daniel Halévy[3], nous donne ici la contrepartie de l'Europe. Elle ignore la nouvelle espérance et le nouveau savoir, chez elle, avorte. L'ingéniosité ne lui manque pas : elle invente la poudre, l'imprimerie, la boussole. Mais elle ne se sert de ces trois inventions que pour tirer des feux d'artifice, imprimer

[1] DESCARTES : *Discours sur la méthode*, 6^e^ partie.
[2] P. CLAUDEL : *Conversations dans le Loir-et-Cher*, p. 259.
[3] D. HALÉVY : *Essai sur l'accélération de l'histoire*, p. 9.

des cartes à jouer et amuser les enfants et n'utilisera pas la boussole pour aller en Europe. Munis des mêmes instruments, nous abattrons les forteresses, remuerons les esprits, naviguerons jusqu'en Chine. C'est qu'*en Europe, il y avait l'idée de changer le monde* tandis qu'en Chine cette idée n'existait pas et, sans elle, les chercheurs d'Europe n'auraient pas eu tant de courage. »

Les conséquences de ces découvertes ont été considérables. Ce fut, pour les hommes du temps, une impression presque physique de suppression de toute limite, naturelle ou morale, un renforcement de leur désir de puissance. Ce fut aussi un énorme afflux d'or et d'argent qui, en provoquant une violente hausse de prix en Europe, en modifiant toutes les situations acquises, en donnant un coup de fouet à l'activité, tendit encore à renforcer le prestige de la richesse et la confiance dans la nouvelle orientation de l'esprit.

Au XVII^e^, au XVIII^e^, au XIX^e^ siècles, les découvertes se sont poursuivies. L'Asie et l'Afrique ont été explorées. Les fameuses *terra incognita*, les zones blanches des vieilles cartes ont disparu. La colonisation s'est développée, fournissant aux vieux pays des débouchés et des matières premières.

Mais le principal n'est plus là. *Les découvertes dans l'art de produire* sont maintenant plus importantes que les découvertes géographiques.

B. A voir les choses superficiellement, on peut se demander si ces découvertes n'ont pas un peu tardé. De 1400 à 1700, il se passe, en effet, peu de choses dans l'ordre de la production et de la consommation. La vie de l'Européen moyen n'est pas en 1700 très différente de celle de son ancêtre de l'an 1400. C'est qu'une invention, si géniale soit-elle, est rarement applicable sans délai. Il faut que des générations de chercheurs, avec des dons très divers, travaillent sur elle pour que, d'un principe on passe à une réalisation de laboratoire, d'une réalisation de laboratoire à une mise en œuvre industrielle, enfin d'une mise en œuvre isolée à une application générale.

On peut donc avancer qu'au XVII^e^ et au XVIII^e^ siècles, ce sont seulement des connaissances théoriques qui se dégagent, des principes qui alimentent tant bien que mal la soif de connaissances profanes qui s'est emparée des hommes. Mais la science ne change guère les méthodes de production. Elle ne relève pas de façon notable le niveau de vie. Elle ne modifie pas la physionomie du monde.

A partir du milieu du XVIII^e siècle, les choses changent. Du laboratoire, la science atteint l'atelier ou l'usine. Les hommes acquièrent enfin prise sur la réalité. Science et puissance humaine tendent à coïncider.

Une *première révolution* s'est produite à la fin du XVIII^e siècle. Elle tourne autour de *la machine à vapeur*. Sur ce point, les recherches sont anciennes puisqu'avec Denis Papin, elle remontent à 1681. Mais c'est en 1769 seulement que James Watt a découvert le condensateur. La machine à vapeur, d'ailleurs, n'est pas seule. Une série d'autres inventions l'accompagnent, spécialement dans le domaine de l'industrie textile et de la métallurgie. Mais, en fournissant une source d'énergie puissante, qu'on peut installer partout, en libérant l'homme de la servitude des cours d'eau ou de la forêt, la machine à vapeur a rendu l'essor industriel irrésistible.

Dans la seconde moitié du XIX^e siècle, alors que la machine à vapeur continue de révolutionner l'industrie, par l'intermédiaire des chemins de fer notamment, une seconde révolution industrielle s'est produite, qui fut celle de l'électricité, de la chimie de synthèse, du moteur à essence, base de l'automobile et de l'avion.

Arrêtons-nous provisoirement à ce stade. A la fin du XIX^e siècle, des progrès techniques extraordinaires ont été réalisés. Ceux-ci ont donné la possibilité de faire vivre sur le globe *un nombre de personnes considérablement accru*. De 160 la population européenne est passée, au XIX^e siècle, à 400 millions d'habitants, tandis que les États-Unis passaient de 5 à 100 millions. Ce qui est plus important encore, c'est que cette population accrue a indéniablement *un niveau de vie moyen supérieur*. « Même lorsque les grains sont à bas prix, écrivait Turgot en 1770, il sont une espèce de luxe que le peuple n'est pas en état de se procurer. Une partie considérable du peuple ne mange presque point de froment ni de seigle. Les habitants des campagnes vivent, pendant une grande partie de l'année, de châtaignes, de raves et d'une mauvaise bouillie de pain noir [1]. » Au XIX^e siècle, ce qui était le luxe du prince est devenu l'aisance des classes moyennes. Et c'est Jaurès, lui-même, un disciple de Marx, qui a exalté « la puissance d'action révolutionnaire de la bourgeoisie, brisant tous les anciens cadres, dissolvant tous les vieux pouvoirs et toutes les vieilles croyances,

[1] TURGOT : *Lettre sur la liberté du commerce des grains*, éd. DAIRE, t. 1, p. 247.

bouleversant les habitudes du monde et renouvelant sans cesse sa propre technique, déchaînant la beauté tragique des forces productives illimitées »[1].

Certes, la domination du monde physique n'est pas totale. L'homme du XX^e siècle demeure désarmé devant les tremblements de terre et les cyclones, incapable de s'opposer à une gelée printanière, une pluie excessive, une sécheresse anormale compromettant les récoltes. Mais sa domination n'en a pas moins réalisé de très sérieux progrès et il n'a pas dit son dernier mot. L'esprit des Temps modernes n'a pas été vain et l'homme, en ce domaine, peut être fier de lui.

Mais, dans d'autres domaines, des difficultés ont surgi, si graves qu'on peut, à notre sens, parler de *crise des Temps modernes.*

* * *

Lorsque, vers la fin du XV^e et le début du XVI^e siècle, les hommes les plus cultivés, faisant confiance à la raison, ont décidé de consacrer désormais leurs forces à la connaissance du monde physique et à son assujettissement à la volonté de l'humanité, il semble bien qu'ils aient eu le sentiment, peut-être pas très conscient mais très fort, *que cette extension du pouvoir de l'homme était une chose bonne en soi, qu'elle ne pouvait être qu'un bien pour l'humanité*, qu'elle ne posait aucun problème, qu'il n'y avait pas lieu, en d'autres termes, de l'accompagner d'un effort sur un autre terrain.

Jusqu'au milieu du XVIII^e siècle, cette position ne souleva aucune difficulté. La raison essentielle est que des découvertes sont faites, qui sont grosses de possibilités mais n'ont momentanément que peu de conséquences pratiques. On a découvert l'Amérique, contourné l'Afrique et l'Asie, mais il n'en vient guère que des métaux précieux et des épices. Quant aux perfectionnements dans l'art de produire, ils se situent sur le plan des principes. Aucun problème dès lors ne se pose. Le progrès technique apparaît à tous comme un bien inconditionnel.

A. Dans la seconde moitié du XVIII^e siècle seulement, la situation a commencé de se modifier. La science aborde le domaine de

[1] JAURÈS : *L'armée nouvelle*, p. 306.

l'application pratique. C'est l'époque de la première révolution industrielle. Le métier à tisser, le haut fourneau, la machine à vapeur tendent à faire éclater, au moins en certains secteurs, les cadres économiques et sociaux. Les réglements corporatifs paraissent gênants et aussi, il faut bien le dire, toute l'organisation politique et économique.

Un problème nouveau dès lors se pose, auquel nul n'avait songé jusqu'alors, problème qui est lié au progrès technique mais qui n'est plus d'ordre technique : *un problème d'organisation et de relations sociales*, le problème de la refonte des institutions régnantes, de la direction dans laquelle il convient de les faire évoluer.

Ce problème était tellement pressant qu'il provoqua l'apparition d'une école nouvelle d'économistes : l'école libérale classique. Cette école qui se constitue en France avec Quesnay et les physiocrates, en Angleterre avec Smith et ses disciples et qui, conformément à l'esprit profond des Temps modernes, prétend sortir de l'empirisme pour accéder à la science, va-t-elle, en constatant l'existence d'un problème institutionnel, réduire l'importance du progrès technique, assortir ce progrès de conditions pour continuer à proclamer son excellence ? Nullement, ce qui caractérise l'école nouvelle, école qui va dominer la fin du XVIII^e^ et le début du XIX^e^ siècle, c'est *l'affirmation qu'il n'y a pas de problème économique ou social ou, plus exactement, que ces problèmes se résolvent tout seuls.*

D'après cette école, en effet, lorsque les pouvoirs publics s'abstiennent d'intervenir dans l'économie, lorsqu'ils laissent les hommes poursuivre librement leur intérêt personnel, automatiquement et nécessairement, l'intérêt général est satisfait. A l'appui de cette thèse, les auteurs classiques invoquent, tout à la fois, la Providence et la Raison. Il y a, pensent-ils, un ordre naturel qui résulte du jeu spontané des instincts placés au cœur de chacun. Cet ordre est bon en soi car il est voulu par la Providence. Il s'impose à tout individu doué de raison. Il n'y a donc rien de mieux à faire pour trancher les problèmes sociaux que de ne pas s'en occuper. Pour un gouvernement, la meilleure politique est le laisser-faire.

Certains auteurs modernes ont remarqué que cette solution était beaucoup plus constructive que les auteurs de l'époque ne le

disent. Ce que les auteurs libéraux demandent, en effet, ce n'est pas seulement que les pouvoirs publics renoncent à réglementer l'économie. C'est qu'ils interviennent pour abolir les réglementations émanant des groupes et notamment des corporations et qu'ils prennent des précautions pour éviter une renaissance de ces réglementations. Par ailleurs, en sanctionnant la propriété privée, ils étendent en fait son domaine, puisqu'ils soumettent à son emprise, non seulement les biens d'usage et les quelques machines jusqu'à présent utilisées mais les vastes ensembles industriels qui vont se constituer.

Il peut donc sembler, et il semble à beaucoup de modernes, que les hommes de la fin du XVIII^e^ et du début du XIX^e^ siècle, ont reconnu qu'un problème d'organisation se posait, distinct du problème technique : un problème de relations des hommes entre eux distinct du problème des relations de l'homme avec la nature et qu'ils s'efforcent de lui donner une solution : la solution de la propriété privée et du laisser-faire.

Mais cette interprétation n'est pas du tout celle des gens de l'époque, qui demeurent bien, sur ce point, fidèles à l'esprit profond des Temps modernes. Selon eux, un seul problème se pose : celui de la lutte de l'homme contre la nature, celui de l'asservissement de la nature aux fins humaines. A ce problème, les hommes doivent se consacrer et se consacrer *tout entiers*, appliquer la totalité de leurs facultés raisonnantes. Aussi bien est-il caractéristique de constater qu'à l'époque on ne reconnaît la qualité de science qu'à ce que nous appelons aujourd'hui les sciences de la nature : mathématiques, physique, chimie notamment. *Les questions sociales ne donnent pas lieu à étude scientifique.* Dans ce domaine, répétent les classiques, il suffit de sanctionner des institutions naturelles : la propriété privée, la liberté des contrats, la loi de l'offre et de la demande. Ils ne s'aperçoivent pas que ces institutions ne sont pas plus naturelles que leurs contraires, puisqu'aussi bien ils ont dû batailler pour les établir et qu'il leur faudra batailler pour les maintenir et, par suite, que cette construction, même si on la considère comme la meilleure, n'est qu'une construction au milieu d'autres possibles.

Dès lors persiste ce qui nous paraît la croyance essentielle et caractéristique des Temps modernes, savoir que tout accroissement du pouvoir de l'homme sur le monde extérieur, tout progrès

technique est un bien en soi, que les progrès de la civilisation se mesurent à l'extension de ce pouvoir. Le XIX^e siècle a été obligé de réfléchir plus profondément sur le problème que le XVI^e mais, au fond, il demeure bien animé du même esprit. Les Temps modernes ont commencé au XVI^e siècle. Au XIX^e, indéniablement, ils ne sont pas terminés.

B. A l'heure actuelle, il n'en va plus de même et la crise qui doit marquer la fin des Temps modernes, la crise qui a été évitée de justesse ou dont on n'a pas pris conscience à la fin du XVIII^e et au début du XIX^e siècle, cette crise est ouverte.

Les hommes d'aujourd'hui demeurent persuadés que le progrès technique est, en principe, une chose désirable. Ils continuent d'agir comme s'il y avait toujours lieu d'accroître le pouvoir des hommes sur le monde extérieur. Mais ils ne croient plus que les progrès de la civilisation se mesurent à l'extension de ce seul pouvoir. Ils savent qu'à côté du problème technique se pose un problème d'une autre nature, qui réclame impérieusement une solution, un problème de relations des hommes entre eux, un problème d'institutions politiques et économiques, un problème d'organisation sociale.

Indiquer une date pour le renversement des positions est difficile. On peut songer à 1914, date de déclenchement de la première guerre mondiale, à 1917, date de l'instauration en Russie du communisme et de la rupture d'unité du monde occidental, à 1930, date d'une crise économique sans précédent.

Peu importe d'ailleurs. Qu'on accepte une date ou une autre, l'époque actuelle ne ferait plus partie des Temps modernes. Elle se situerait dans de Nouveaux temps.

* * *

A l'époque récente, deux phénomènes se sont produits :

1. La majorité des hommes ont pris conscience de l'insuffisance des mécanismes automatiques de régularisation de l'économie.

2. Le rythme du progrès technique s'est accru et sa nature tend à se modifier.

A. La majorité des hommes, d'abord, a pris conscience de *l'insuffisance des mécanismes automatiques de régularisation de l'économie.*

Certes, cette insuffisance a été dénoncée, dès le milieu du XIX^e siècle, par les socialistes et les penseurs chrétiens. Mais pendant longtemps, il a été admis que ce qui était discutable, c'était, non l'efficacité des mécanismes décrits par les classiques mais seulement *les moyens* utilisés par eux pour rétablir l'équilibre.

Prenons *le phénomène des crises.* Les classiques soutiennent qu'elles résultent d'une erreur d'appréciation des entrepreneurs, ceux-ci produisant trop dans certains secteurs et pas assez dans d'autres. Pour rétablir l'équilibre, il suffit, disaient-ils, de laisser baisser les prix et les salaires dans les secteurs où il y a surproduction, de les laisser monter dans les autres. Dès lors les entrepreneurs seront incités à transporter leurs capitaux et les travailleurs leur activité d'un secteur à l'autre. L'équilibre se rétablira et l'essor reprendra. A cela, les socialistes répondaient qu'un tel transfert ne se fait pas sans peine, qu'il implique des faillites, du chômage, une réadaptation des ouvriers à de nouveaux postes, bref des épreuves douloureuses, souvent longues, pour une partie de la population. Mais ils ne niaient pas, ils n'osaient pas nier que les mécanismes décrits par les libéraux ne rétablissent finalement l'équilibre. Ils ne contestaient pas et ils ne pouvaient guère contester avant 1914, car la contradiction avec les faits aurait été flagrante, que ces mécanismes n'aboutissent finalement à une production sans cesse croissante.

Dès lors, *la position des défenseurs du régime demeurait forte.* Elle consistait à insister sur la puissance productive de la liberté. Les mécanismes automatiques sont injustes. Ils sont impitoyables pour les faibles. Ils impliquent des souffrances pour une partie de la population. Cela est vrai. Mais ces mécanismes sont d'une efficacité incomparable. Grâce à eux, la production a été portée à un niveau jamais atteint. Elle continue d'augmenter d'année en année. Et tous, même les plus déshérités, profitent de cette augmentation.

« Voulez-vous, écrit un auteur qui résume l'argumentation [1] ; voulez-vous réarranger la société suivant votre volonté charitable ?

[1] B. DE JOUVENEL : *Problèmes de l'Angleterre socialiste*, 1947, p. 84.

Vous ne le pouvez qu'en y sacrifiant l'aménagement de la nature selon votre volonté impérialiste ». Vous ne le pouvez qu'en renonçant à cette entreprise dans laquelle l'Occident s'est engagé à partir du XVIe siècle, qu'il a poursuivie avec une sorte de fureur et un succès qui dépasse, d'âge en âge, ses plus ambitieuses rêveries.

Avec *la crise de 1930*, tout change. Dans tous les pays, des mesures sont prises par les producteurs, avec l'assentiment et souvent la collaboration des pouvoirs publics, pour restreindre la production. Les industriels, pour résorber les stocks pesant sur le marché, s'engagent à ne pas dépasser certains contingents de production. Ils pratiquent le travail à mi-temps. Ils renvoient à leurs foyers les femmes et les ouvriers âgés. Ils ne font plus fonctionner leurs outillages qu'au ralenti. Des réformateurs réclament une trêve des inventions. Ils proposent d'abaisser le temps de travail pour qu'il y ait de l'occupation pour tous. Des cultivateurs reçoivent des primes à la condition de ne plus cultiver leurs champs. Les autorités leur interdisent d'employer certaines variétés à grand rendement. Des vignes sont arrachées, du blé dénaturé, des stocks de café détruits. Il n'est question que de surplus qu'il convient de faire disparaître.

Est-ce à dire que l'on soit parvenu à produire au-delà des besoins humains, que l'abondance règne, qu'il convienne désormais de relâcher l'effort et d'augmenter les loisirs de tous ? Nullement. Tandis que les usines européennes et américaines fonctionnent à 75 % et quelquefois 50 % de leur capacité productive, des régions entières, en Asie, en Afrique, en Europe même, demeurent privées de moyens de communication et du confort le plus élémentaire. Tandis qu'aux Etats-Unis on jette des automobiles à la mer, que l'on brûle du café au Brésil, qu'on limite étroitement les emblavures, d'autres hommes meurent de faim. Et cette coexistence de la surabondance et de la misère n'oppose pas seulement des populations éloignées les unes des autres par des milliers de kilomètres mais des individus qui vivent côte à côte, des membres de ce que l'on hésite à appeler une même communauté.

Qu'arrivait-il donc ? Simplement ceci : que la machine à produire souffrait d'un embarras dans ses canaux d'écoulement et de distribution, embarras résultant d'une mauvaise répartition et que cet embarras l'obligeait à ralentir sa cadence. La thèse

suivant laquelle l'inégalité doit être acceptée parce qu'elle est une condition d'efficacité et que, finalement, il en résulte pour les déshérités un niveau de vie meilleur, cessait d'être exacte. Ce n'était plus seulement le désir de justice mais également celui de productivité qui incitait nombre de penseurs à réclamer une réforme.

Vers cette époque se répand dès lors dans de larges fractions de l'opinion publique l'idée qu'il ne suffit pas de produire toujours davantage pour améliorer le sort de l'humanité mais qu'une bonne organisation des relations économiques et sociales est également nécessaire, organisation qui ne s'établira pas spontanément. Depuis le XVI^e siècle, l'humanité s'est vouée au progrès technique. *Elle découvre que le progrès technique n'est pas tout.* A côté du problème technique, il y a un problème économique et social au moins aussi important.

B. Ce qui aggrave les choses, c'est que *le rythme des inventions ne semble nullement se ralentir*, bien au contraire, et que les inventions nouvelles, celles auxquelles travaillent fébrilement les savants d'aujourd'hui, font bien plus nettement que les précédentes sauter les vieux cadres politiques et économiques, posent des problèmes d'organisation.

La première révolution avait été celle de la machine à vapeur, du haut fourneau et du métier à tisser ; la seconde celle de l'électricité, du moteur à essence, de la chimie de synthèse. On peut se demander s'il ne s'en produit pas une troisième qui serait celle de l'*énergie atomique*, de la *biologie*, de la *psychologie*.

Tout le monde a présents à l'esprit les problèmes posés par l'apparition de *l'énergie atomique*. Certains savants ont proposé de s'en servir pour raser des collines, détourner des fleuves, irriguer des déserts, faire fondre les glaciers du pôle. Dès aujourd'hui l'utilisation pour les recherches médicales, pour suivre la diffusion du sel dans le corps, par exemple, est une réalité. Mais chacun sait aussi que les deux plus grands empires accumulent fiévreusement bombe sur bombe et que la puissance se mesure, au moins sur un certain terrain, par le nombre de bombes que l'on possède.

Non moins lourds de conséquences sont les progrès récents de *la biologie* et de *la psychologie*. Dans le domaine biologique, les médecins peuvent, grâce aux vaccins, modifier les réactions d'un

organisme. Par l'emploi des vitamines et des hormones, ils sont en mesure d'agir sur la personnalité d'un individu. Ils n'ignorent plus le mode de transmission des caractères héréditaires. Ils s'efforcent de contrôler cette transmission et de faire varier ces caractères. L'humanité est en passe de prendre en mains son propre avenir racial.

Dans *le domaine psychologique*, les progrès sont plus importants encore. L'étude expérimentale des mécanismes du comportement fait entrevoir la possibilité, sinon de manœuvrer les foules à volonté, du moins d'exercer sur elles des influences auxquelles elles pourraient difficilement se soustraire. « On peut dorénavant, écrit Serge Tchakhotine, dans un livre célèbre *Le viol des foules par la propagande politique* déclencher *à coup sûr* les réactions des hommes dans des directions déterminées à l'avance. Certes, la possibilité d'influencer les hommes existait toujours, depuis que l'homme est, parle, a des relations avec ses semblables. Mais c'était une possibilité jouant à l'aveuglette et qui exigeait une grande expérience ou des aptitudes spéciales. C'était en quelque sorte un art. Voilà que cet art est devenu une science qui peut calculer, prévoir et agir selon des règles contrôlables. Un immense pas en avant se dessine dans le domaine sociologique [1]. »

En présence de cette nouvelle vague d'inventions, qui vient encore accroître leur pouvoir, les hommes d'aujourd'hui n'éprouvent nullement les sentiments qui agitaient leurs prédécesseurs dans des circonstances identiques. *La sensation qui prédomine est celle de la peur.*

« Au cours des vingt dernières années, écrit un penseur [2], une digue s'est rompue. On a l'impression qu'il n'y a plus de limites pour les découvertes et les inventions. Au tournant du siècle, on eut encore dit que les routes vers les sommets de la vie s'ouvraient toutes grandes : nous, hommes d'aujourd'hui, pensons autrement. Nous sentons que *quelque chose, qui touche au plus intime de l'homme, entre dans son stade critique : je veux dire le pouvoir de l'homme.* »

« A chaque époque, écrit encore le même penseur, le problème central de la civilisation se formule d'une façon différente.

[1] S. TCHAKHOTINE : *Le viol des foules par la propagande politique*, Paris, 1939.
[2] R. GUARDINI : « A la recherche de la paix, *Etudes*, 1948, p. 293.

L'Antiquité a cherché les idées-images qui valorisent l'homme et les choses ; le Moyen âge, l'ordre sacré ; l'époque moderne la domination de la nature. Est-ce que l'époque actuelle ne devra pas chercher à *dominer cette domination ?* »

« Autrefois, chaque accroissement de pouvoir était ressenti comme un progrès. De nos jours, il n'y a plus que des fanatiques ou des naïfs pour être de cet avis. Ceux qui savent n'ont plus de doute sur le fait que le pouvoir de l'homme est devenu le danger. Dorénavant, *civilisation ne signifie plus conquête du pouvoir mais domination du pouvoir par un ordre garantissant la vie.* »

* * *

« Nous savons aujourd'hui, a écrit Paul Valéry, que les civilisations sont mortelles. Et Arnold Toynbee, le grand historien anglais a confirmé. Les civilisations naissent, vivent et meurent. Pourquoi naissent-elles ? Essentiellement, nous dit Toynbee, pour répondre à *un défi*, porté aux hommes par le milieu ou par les autres hommes. Toute civilisation est *une riposte.* Elle se développe, tant que les élites dirigeantes possèdent un pouvoir d'invention, qu'elles appliquent à la solution du problème posé et qui légitime l'autorité qu'elles exercent sur les masses. Elle décline irrésistiblement lorsque la minorité dirigeante perd son pouvoir créateur et se transforme en minorité dominante.

Le défi que la société occidentale a relevé au début du XVI^e^ siècle, c'était celui de multiplier les substances et les biens de toutes sortes, de s'assujettir suffisamment le monde physique pour pouvoir faire vivre dans un territoire limité une population rapidement croissante et la faire vivre dans des conditions de confort accru. La riposte qui consista dans le progrès technique, a caractérisé toute la période des Temps modernes. De façon générale, elle a été victorieuse. Il y a place pour beaucoup plus d'hommes dans le monde d'aujourd'hui et des hommes vivant mieux.

Mais la solution du problème en a fait surgir un autre. Dans une population plus nombreuse et plus dense, les heurts sont plus fréquents et plus graves. Lorsque cette population dispose de moyens d'action plus puissants, les abus qu'elle peut commettre sont plus tragiques. Aux hommes qui sortent triomphants de la pre-

mière épreuve, un nouveau défi est lancé. Ayant vaincu la nature, sauront-ils aménager leurs relations entre eux ?

Aussi bien l'importance prise par des mots tels que capitalisme ou système économique, des mots qu'ignoraient encore nos ancêtres du début du XIXe siècle, paraît-elle caractéristique. A l'heure actuelle, le problème qui préoccupe la majorité de nos concitoyens n'est plus de savoir comment produire ? La chose est en bonne voie. Ce n'est plus de savoir comment fonctionne notre système économique ? On le sait à peu près. C'est celui de savoir dans quelle direction il faut faire évoluer ce système, quelles institutions il faut conserver et quelles institutions supprimer ? Le capitalisme de l'Europe occidentale et des Etats-Unis est-il voué à une lutte à mort avec la planification soviétique ou les deux systèmes peuvent-ils coexister et, dans ce cas, quels rapports doivent-ils entretenir ? Les masses prolétariennes, dont la condition apparaît si dure, ces masses qui ressemblent, selon la comparaison de Joseph Folliet [1] « à un corps pesant, mal arrimé dans la cale du navire, prêt à en crever la carène au premier gros temps » pourront-elles être réintégrées dans la collectivité ou faudra-t-il reconstruire une collectivité autour d'elles ? Les crises économiques, avec leur cortège de faillites et de chômage, pourront-elles être vaincues ? Des relations satisfaisantes pourront-elles être établies entre la race blanche et les peuples de couleur, ces peuples qui ne sont peut-être pas assez mûrs pour se gouverner eux-mêmes mais qui n'acceptent plus la domination européenne ?

Voilà les problèmes qui se posent aux hommes d'aujourd'hui, problèmes qu'ont ignoré les siècles antérieurs, problèmes qui n'ont commencé à se poser qu'à partir du moment où les Temps modernes ont commencé à décliner, problèmes qui sont ceux que devront résoudre les Temps nouveaux, ceux que, tôt ou tard, facilement ou au prix de sanglantes convulsions, nécessairement ils résoudront.

[1] J. FOLLIET : *L'avènement de Prométhée*, Paris, 1951.